

JACQUES PESSIS CLAUDE LEMESLE

BÉCAUD

ON REVIENT TE CHERCHER



l'Archipel

DES MÊMES AUTEURS

OUVRAGES DE JACQUES PLESSIS

- Trenet hors chant*, Kennes, 2020.
Aznavour, dialogue inachevé, Tohu-Bohu, 2018.
Sacha Guitry, c'était la belle vie, Vuibert, 2017.
Dalida, une vie pour l'amour, Tohu-Bohu, 2017.
Paris, une histoire en chansons, Éditions Ouest-France, 2016.
Piaf, Trenet, le dîner extraordinaire, Don Quichotte, 2013.
Piaf, une vie en noir et blanc, Le Signe, 2012.
Trenet, le philosophe du bonheur, L'Archipel, 2011.
Joséphine Baker, Folio, 2007.
Chronique de Dalida, Éditions Chronique, 2007.
Chronique des années hippies, Éditions Chronique, 2005.
Chronique des années yé-yé, Éditions Chronique, 2004.
Chronique de la chanson française, Éditions Chronique, 2003.
Les Lumières du Music-Hall: Johnny Hallyday, Vade Retro, 2003.
Les Lumières du Music-Hall: Claude François, Vade Retro, 2002.
Cabarets 70 (avec Guy Gallice), Vade Retro, 2001.
Les Années Mistinguett (avec Jacques Crépineau), Vade Retro, 2001.
Les Lumières du Music-Hall: Michel Berger, Vade Retro, 2001.
Les Lumières du Music-Hall: Mike Brant, Vade Retro, 2001.
Les Lumières du Music-Hall: Brassens, Vade Retro, 2000.
Les Aventuriers de la radio (avec Manuel Poulet), Flammarion, 1998.
Génération Mireille, Éditions n° 1, 1995.
Trenet, l'âme d'un poète, Plon, 1993.
Pierre Dac, mon maître 63, François Bourin, 1992, puis Cherche-midi (prix Courteline, prix Rabelais, prix Jean Rigaux).
Charles Trenet: 50 ans d'images, 50 ans de chanson, Flammarion, 1989.
Pierre Dac, Seghers, 1977.

OUVRAGES DE CLAUDE LESMESLE

- L'Art d'écrire une chanson*, Eyrolles, 2010.
Plumes de stars, L'Archipel, 2010.
Puisque tu veux tout savoir, confidences à Julien Dassin, Albin Michel, 2005.

JACQUES PESSIS
CLAUDE LEMESLE

BÉCAUD

ON REVIENT TE CHERCHER

l'Archipel

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
92, avenue de France
75013 Paris

ISBN 978-2-8098-4260-9

Copyright © L'Archipel, 2021.

*L'important, ce n'est pas seulement la rose.
Mon bouquet de joies:
Sophie, Manon, Jeanne, Sacha, Hercule
J.P.*

*À mon père, Pierre Lemesle,
qui a fait entrer Bécaud dans ma vie
C.L.*

UNE BIOGRAPHIE À QUATRE MAINS

«“L’Orange”, je connais, c’est le générique de *Star Academy*... Non? Ah bon, c’est une chanson de Bécaud? Pas possible! Je le savais pas! Remarquez, c’est normal, ça fait tellement longtemps qu’on ne parle plus de Bécaud!»

Depuis vingt ans, depuis le jour où «Monsieur 100 000 volts» s’est éteint, combien de fois avons-nous entendu ces propos? Nous l’ignorons. Il peut arriver que, lorsqu’on n’aime pas, on ne compte pas.

Bécaud a été la première idole des jeunes, un compositeur de génie mondialement connu, une incroyable bête de scène. Celles et ceux qui ont eu le privilège d’assister à ses concerts conservent, dans un coin de leur mémoire, une trace indélébile de ces moments d’exception.

Nous avons eu le privilège d’en vivre un certain nombre, mais aussi de retrouver régulièrement en coulisses, l’homme, le vrai. Derrière ce costume bleu électrique et cette cravate à pois dont il s’était fait des armures, il y avait un «Vivant Majuscule», avec ses passions, sa folie, ses excès, ses colères, et ses angoisses

qu'il n'avouait que dans son journal intime, son carnet secret. Son talent n'avait en effet d'égal que sa pudeur. Il détestait parler de lui, de son passé. Le regard résolument tourné vers l'avenir, il ne pensait qu'à ses lendemains qui chantent.

L'heure est venue de se préoccuper de son après-demain, de faire découvrir à de nouvelles générations le parcours d'un homme hors du commun, et le répertoire d'un compositeur dont les mélodies méritent de figurer en très bonne place au panthéon des classiques de la chanson française.

Cher Gilbert, on revient te chercher! Ce retour en arrière nous paraît indispensable afin de permettre à ta postérité d'aller de l'avant. Cette « biographie à quatre mains » est aussi une façon de combler un manque: qu'elle est dure à porter, l'absence d'un ami... Mais que notre amitié t'apporte l'éternité.

Jacques et Claude

BÉCAUD À CENT MILLE À L'HEURE

par Jacques Pessis

Journaliste, Jacques Pessis a régulièrement interviewé Gilbert Bécaud, durant trois décennies. Historien de la chanson française, il ajoute à ces souvenirs le récit du parcours d'un homme qui a vécu à cent mille à l'heure.

UN ASSASSINAT MÉDIATIQUE

Je suis le témoin privilégié d'un assassinat médiatique. Le 22 février 1992, aux alentours de 19 heures, Gilbert Bécaud s'apprête à monter sur la scène du Palais des Congrès de Paris. Il doit répéter, pour les caméras, son intervention en direct, trois heures plus tard, au cours de la 17^e cérémonie des Césars. Je le vois sauter d'un bond les marches qui mènent au plateau, suivi par une caméra et un journaliste qui, micro tendu, semble lui poser une question. Soudain, Gilbert se retourne et donne à son interlocuteur une gifle magistrale.

La caméra a filmé cet instant. Ces images, diffusées le mardi suivant dans l'émission de Christophe Dechavanne, « Ciel mon mardi », vont faire ce que l'on n'appelle pas encore le buzz. En direct sur le plateau, le « reporter » se présente : il s'appelle Dan Bolender, il est assistant à la programmation et c'est son premier reportage. Il explique que la production de l'émission a accepté de lui donner sa chance à l'antenne en créant une rubrique d'« impostures ». Le principe est identique à celui des canulars téléphoniques, dont Francis Blanche a été le pionnier à la radio, et de la « Caméra invisible » créée

à la télévision par Pierre Bellemare, Jacques Rouland et Jacques Legras. Bolander a choisi sa proie: Gilbert Bécaud. Prétendant un reportage classique sur les coulisses de cette soirée consacrée au cinéma, il se présente comme un reporter débutant (ce qu'il est) qui confond le chanteur avec un présentateur du journal télévisé. Il prépare dans ce sens une série de questions-pièges. Un piège dans lequel son interlocuteur a fini par tomber, au-delà de ses espérances. Quand, au pied des marches, avec l'air le plus sérieux du monde, Bolander lui demande le sommaire de son prochain journal télévisé, « Monsieur cent mille volts », concentré, aussi mort de trac qu'un soir de première à l'Olympia, explose soudain. La claque part d'un coup! Le lendemain de la diffusion de la séquence dans « Ciel, mon mardi! », la presse s'empare de l'affaire. Ce qui, à l'origine ne devait être qu'un banal canular devient « l'affaire Bécaud ». « Monsieur cent mille volts » a osé porter la main sur un journaliste! Pour quelle raison a-t-il apporté une réponse musclée à des questions auxquelles il ne voulait visiblement pas répondre? Bolander bénéficie d'une communication qu'il n'aurait jamais imaginée quelques jours plus tôt. Internet n'existe pas encore, mais le bouche-à-oreille, les dîners en ville et les conversations autour du zinc font de lui la pauvre victime d'une « star capricieuse ». La pression devient telle que quelques semaines plus tard, sur l'insistance de son entourage, Gilbert sort enfin de son silence. Il accepte d'aller « s'excuser » devant les caméras de « Ciel mon mardi! ». Il n'est visiblement pas dans ses intentions de relancer le débat, ou de donner la moindre explication sur son geste. À la fin d'un échange de propos à prendre au second degré, il plaide « coupable ». L'est-il

réellement? Ça peut se discuter. Bien entendu, la faute est inexcusable. Méritait-elle, néanmoins, un tel battage? Près de trois décennies après cette soirée, je doute encore. Pourquoi? Parce que personne, à commencer par Gilbert Bécaud, n'a replacé les faits dans un contexte que seules ma mémoire et mes archives m'ont permis de reconstituer. En effet, les images de cette émission ne sont, m'assure-t-on, plus disponibles. Elles ne circulent même pas sur les réseaux sociaux, où l'on prétend aujourd'hui qu'elles ont été tournées pendant la cérémonie de remise des Sept d'Or. En réalité, il s'agissait de la soirée des Césars. J'en veux pour preuve ma chronique «En coulisses», parue dans le *Figaro* du lundi 22 février 1988, soit deux jours après un événement que je raconte en m'inspirant des notes prises au fil de la soirée.

Il est à peu près 18 heures lorsque j'arrive au Palais des Congrès de Paris, avec une mission bien précise: suivre la cérémonie des Césars depuis les coulisses, et en tirer des anecdotes que je rapporterai, le lundi suivant, dans ma chronique quotidienne du *Figaro*. Grâce au laissez-passer fourni par la production, j'arrive par l'entrée des artistes, et me retrouve dans le couloir qui mène aux loges. Je croise Sylvester Stallone en train de signer un autographe à un responsable de la sécurité. Le héros de *Rocky 5*, qui est un succès, comme les quatre volets précédents, est arrivé l'avant-veille de Los Angeles. Jack Lang l'a accueilli au ministère de la Culture pour lui remettre la croix d'officier des Arts et Lettres. L'acteur a accroché à la boutonnière de son smoking ce que l'on appelle une rosette, bien qu'elle soit de couleur verte. Je bavarde quelques instants avec

lui, le félicite et comprend, à ses réponses, qu'il ne sait pas vraiment à quoi cet insigne correspond. Il est là ce soir pour recevoir un César d'honneur des mains de Roman Polanski. À voir son visage, on ne peut pas dire que cette perspective le réjouisse. Il tourne en rond, l'œil vague. À quoi pense-t-il ? Aux rizières du Vietnam chères à son personnage de John Rambo ? Il s'y sentirait peut-être presque plus à l'aise qu'au cœur d'une fête qui, côté distribution, semble néanmoins bien musclée. L'affiche s'annonce en effet particulièrement prestigieuse. La cérémonie sera présidée par Michèle Morgan et animée par Frédéric Mitterrand. Claudia Cardinale et Sabine Azéma doivent également intervenir le temps de remettre un trophée.

J'avance dans le couloir qui mène aux loges. La porte de celle où Gilbert Bécaud se prépare est légèrement ouverte. Je l'aperçois en train de discuter avec Jeanne Moreau. Elle me paraît aussi tendue que souriante. Nommée pour le César de la meilleure actrice, peut-être sait-elle déjà, par indiscretion, qu'elle va l'obtenir pour son rôle dans *La Vieille qui marchait dans la mer*, un film réalisé par Laurent Heynemann.

Gilbert me fait signe d'entrer. Jeanne en profite pour s'éclipser. « Je te laisse te concentrer », dit-elle de cette voix rauque reconnaissable entre mille. Il soupire doucement. L'inquiétude se lit sur son visage souriant, mais tendu. Il s'agit pour lui, d'une double première : sa présence aux Césars et la découverte d'un Palais des Congrès si différent de son cher Olympia. Nous échangeons quelques mots avant que je sorte, en quête d'autres infos. Je croise alors le fameux Dan Bolender qui, sans même frapper, entre, suivi de son cameraman,

pour, dit-il, poser quelques questions. Aucun rendez-vous n'ayant été prévu, Gilbert leur demande poliment de sortir. Il dit être d'accord pour cet entretien, mais pas pour l'instant : il se concentre. Ils s'exécutent sans sourciller. C'est ainsi que débute un ballet qui va se poursuivre jusqu'à l'instant de la fameuse gifle. À chaque fois que Gilbert sort de sa loge, la caméra le suit et le journaliste pose une question que je n'entends pas. Je suis beaucoup trop loin. À voir le visage de plus en plus crispé de Bécaud, je comprends qu'il n'a pas envie de répondre et qu'il commence à avoir du mal à conserver son calme. J'apprendrai plus tard la nature exacte de ces interrogations.

Autres temps, autres mœurs. Je suis convaincu que, si cette scène se déroulait aujourd'hui, Bécaud ou son avocat auraient répliqué en accusant Dan Bolender de harcèlement. La suite aurait sans doute été plus heureuse. Cet incident a eu en effet des conséquences désastreuses. L'histoire assure qu'à partir de cet instant l'étoile qui n'avait cessé de briller au-dessus de sa cravate à pois a commencé à s'éteindre. Il est vrai que les albums des années 1990 n'ont pas connu autant de succès que ceux des décennies précédentes. En revanche, ses concerts dans le nouvel Olympia, en 1997 et 1999, ont affiché complet. Et là, à chaque fois, comme depuis ses débuts, devant tant de talent et d'énergie, c'est le public qui a pris une claque...

L'ENFANT 100 000 VOLTS

*Quand t'es petit dans le Midi
T'es pas petit comme ailleurs
Tu chantes avant de dire maman.*

L'année 1936 a été marquée par deux événements : la victoire du Front populaire et l'entrée du futur Gilbert Bécaud au conservatoire de Nice.

Le Front populaire d'abord. Il a fait le bonheur des parents, mais aussi celui de leurs enfants. L'adoption tardive de la loi sur les congés payés a conduit l'Éducation nationale à prendre la décision de prolonger les vacances scolaires jusqu'à la fin du mois d'octobre. La rentrée pour tous a été fixée au 2 novembre 1936. François Silly, neuf ans, a profité de ce bonus pour continuer à s'amuser avec ses copains, dans le quartier du Babazouk. Le nom arabe de cette partie de la vieille ville de Nice se traduit en français par « la porte du Souk ». Il rappelle une tentative du siège de la ville, en 1543, par 20 000 soldats franco-turcs, au cours de l'une des guerres qui en ce temps-là opposèrent la France à l'Italie. Dans les années 1930, les combats

sont plus pacifiques. Les enfants jouent à la guerre des boutons dans des ruelles étroites, aux maisons si lézardées qu'elles menacent de s'effondrer à tout moment. Les touristes, essentiellement américains ou britanniques, ne s'y hasardent guère. Ils lui préfèrent le charme d'une promenade des Anglais récemment rénovée par la municipalité. Ils laissent ainsi toute liberté aux galopins de se livrer à des jeux parfois dangereux. Le choix de la bêtise du jour revient, le plus souvent, à François Silly, très à l'aise dans son rôle de chef de bande. Sa maigreur et sa silhouette dégingandée, qui lui ont valu le surnom de « la Tringle », ne sont que des apparences. Il n'arrête pas un seul instant. Il est, en quelque sorte, un « enfant 100 000 volts ». Pieds nus, il incite les autres à couper les roseaux du jardin pour en faire des sarbacanes, puis à arracher les plumes des poules, ensuite transformées en flèches. L'un de ses jeux favoris consiste à courir pour parvenir à s'accrocher aux voitures à chevaux, au risque, en cas de chute, de se retrouver pris sous les roues. Il n'hésite pas non plus, les jours de grand vent, voire de tempête, à s'accrocher aux pilotis de la promenade surplombant la mer, au risque d'être emporté par les flots déchaînés. Un jour, il s'empare de l'unique paire de chaussures de son père, trop grande pour lui, et la garde pour aller se baigner. Louis ne l'a jamais oublié et l'a toujours affectueusement reproché à un fils qui n'en est pas à sa première bêtise. On l'accuse parfois de petits larcins, dont il n'est pas à l'origine. Cela lui vaut de passer au commissariat quelques heures que l'on n'appelle pas encore une « garde à vue ». Certains assurent que ce petit voyou finira dans une maison de correction.

Sa famille ne partage pas cet avis. Elle met ce comportement sur le compte de l'originalité, de la débrouillardise de ce fils, né le 24 octobre 1927, et déclaré à l'état civil sous le nom de Gilbert François Léopold Silly, fils de Louis Bécaud. En effet, lorsqu'il vient au monde, sa mère, Léocadia, que tout le monde appelle « Lily », est officiellement encore mariée à Albert Silly. Il va s'éloigner définitivement, mais le divorce ne sera jamais prononcé. Deux enfants sont issus de cette première union : Jean, né en 1915, et Odette, trois ans plus tard. Ils vont passer la plupart de leurs jeunes années à Toulon, chez leurs grands-parents, les Jardin, qu'ils appellent affectueusement « Mémé et Pépé Jardin ». C'est seulement après la naissance de Gilbert qu'ils s'installent à Nice, où ils retrouvent leur mère et font la connaissance du père de Gilbert. Odette, qui n'a pas encore dix ans, devient alors la « seconde maman » du petit dernier. Lily consacre en effet l'essentiel de son temps à son métier de couturière, et à la boutique qu'elle dirige, rue Masséna.

La charge d'Odette va augmenter un peu plus encore lorsque, au lendemain des six ans de Gilbert, Louis Bécaud décide de s'éloigner du domicile familial. Il n'est pas cette fois question de séparation mais plutôt de promotion. En 1933, il quitte son emploi de contrôleur des jeux au casino de Nice et monte à Paris, où il a accepté un poste bien mieux rémunéré. On lui a offert de devenir le sommelier d'un cabaret qui vient d'ouvrir ses portes, le Lido. Ce dîner-spectacle a été créé par Léon Volterra. Jusqu'à l'arrivée de ce producteur, qui est également à l'origine du Casino de Paris, l'espace était occupé par une piscine géante entourée de cabines de bain. Une gestion hasardeuse a fait couler cet

établissement au décor inspiré par une plage de Venise, le Lido, et mis un terme à des soirées costumées dignes d'un carnaval vénitien dont se délectait le Tout-Paris des bourgeois et des nantis.

La séparation provisoire est actée par Lily. Il est toutefois convenu que Louis reviendra à Nice le plus souvent possible, et surtout pendant les vacances. Loin des nuits parisiennes, il retrouvera le soleil et la chaleur de l'amour d'un fils qu'il adore. C'est pour cette raison qu'avant de prendre sa décision il a beaucoup réfléchi. Il a proposé à Lily de le suivre, avec les enfants. Elle a choisi de rester à Nice, avec Odette, dont la relation avec son petit frère est devenue quasi fusionnelle. Lily décide donc de laisser carte blanche à sa fille aînée. C'est elle qui s'occupera de lui, sa mère se contentant de surveiller les notes de Gilbert. Il y a d'abord celles de l'école. Elles sont irrégulières, en fonction des saisons. Très assidu l'hiver, souvent près du radiateur, il travaille vite et bien. Il ne supporte pas la moindre perte de temps. En revanche, dès l'arrivée des beaux jours, il délaisse les bancs de sa classe pour les squares des environs, où il passe des journées à rêver, à flâner, le nez au vent.

Et puis, il y a d'autres notes, bien plus chères à ses oreilles. La seule matière où il excelle, c'est la musique.

Tout petit, dans l'appartement familial au 24 de la rue Verdi, il se déchaîne dès qu'il entend une mélodie, ne serait-ce que quelques mesures. À trois ans, il s'amuse à assembler des bouts de bois avec des élastiques et crée ainsi une sorte de harpe d'où il parvient à faire sortir quelques sons. D'où vient ce talent, voire ce don ? De sa mère ? À l'exception des premières notes de la « Marche turque », elle est incapable de sortir la

moindre note d'un piano. De son grand-père paternel ? Peut-être : sans avoir pris de cours de solfège, il joue d'instinct les airs de son temps.

Au lendemain de ses six ans, poussée par Odette, Lily décide d'aider son fils à aller jusqu'au bout de sa passion. Gilbert prend des cours chez une cliente de sa maman, Marthe Poulain, qui lui apprend à déchiffrer une partition. Les progrès sont ultra-rapides, et même, selon l'enseignante, exceptionnels. L'enfant assure alors qu'un jour il dirigera un orchestre. Personne ne le contredit, à commencer par Ignacy Paderewski. Compositeur et pianiste illustre, celui-ci s'est lancé, à la veille de la Première Guerre mondiale, dans une carrière politique en Pologne. Devenu Premier ministre en 1919, il a largement contribué à l'indépendance de son pays natal, avant de reprendre définitivement le chemin des salles de concerts. Vivant entre la Suisse et la Côte d'Azur, toujours soucieux de découvrir des talents en puissance, il entend parler de cet élève de Marthe Poulain, qui, au bout de deux années de cours réguliers, semble posséder toutes les caractéristiques d'un enfant prodige. Il le rencontre, et lui donne des conseils dont Gilbert va faire bon usage. Il finit par recommander à Lily d'inscrire son fils au conservatoire de musique. Il lui confie même une lettre de recommandation, à l'attention d'un professeur qui a été son élève, Albert Tadlewski. Au milieu des années 1920, ce pianiste polonais s'est installé à Nice, où il a créé l'Institut national de musique. Entre deux prestigieux concerts à travers l'Europe, il donne, au conservatoire, des cours à celles et ceux qui aspirent au plus haut niveau. Peut-être décèlera-t-il en Gilbert, neuf ans, celui qui, un jour, assurera leur relève ?

TOUT POUR LA MUSIQUE

La villa Thiole, avenue Malausséna, se trouve non loin de la gare de départ des chemins de fer vers la Provence. François Silly ignore qu'un jour il deviendra une « locomotive », lorsqu'à la fin du mois de novembre 1936, il entre pour la première fois dans le bâtiment où le conservatoire de musique est hébergé. Cette école municipale est devenue, en vingt ans, le laboratoire des talents en puissance de la Côte d'Azur. La presse s'en est fait l'écho un an plus tôt, lorsque, après seulement trois ans d'études, Samson François, onze ans, a remporté le Premier prix de piano. Alfred Cortot, fondateur de l'École normale de musique de Paris, membre du jury, a déclaré ce jour-là : « Il est presque impossible d'apprendre quelque chose à cet enfant. »

Gilbert n'en est pas là, certes, mais il fait partie, à en croire ses professeurs, des grands espoirs de demain. Certains lui prédisent un Premier prix de conservatoire, voire un Prix de Rome, traditionnellement récompensé par un séjour de plusieurs années à la Villa Médicis. Gilbert, en revanche, n'y pense pas. Il se contente de savourer le plaisir de progresser sans cesse,

de commencer à vivre sa passion. Sa devise, désormais, c'est « Tout pour la musique ». À la maison, il écoute en boucle Mozart, Debussy, Ravel, mais aussi Charles Trenet, qui avec « Y'a d'la joie » et « J'ai ta main » a, selon la formule de Jean Cocteau, permis à la poésie de descendre dans la rue. Au collègue Sasserno, une école catholique où il est demi-pensionnaire, il ne s'intéresse guère, pendant les heures de classe, à ce qui se passe autour de lui. Plutôt que d'écouter l'histoire des siècles passés, il prépare son futur en imaginant des mélodies qu'il couche sur ses cahiers et transforme ainsi en notes, croches et doubles croches. Pour lui, ce sont les bases des cantates, des oratorios et des symphonies qu'il composera et dirigera un jour.

Les professeurs, le voyant plongé en permanence le nez sur son pupitre, n'y voient pas malice et le considèrent même comme un élève modèle. Ce miracle ne se reproduit pas un jour de catéchisme dans l'église voisine, quand Gilbert s'installe à l'harmonium et commence à jouer *L'Internationale*. La stupéfaction se lit sur le visage d'un curé qui n'a visiblement pas voté pour Virgile Barel, le député apparenté PC élu en avril 1936. L'affaire va remonter jusqu'au proviseur et valoir à Gilbert un renvoi de quelques jours, en guise d'avertissement.

Dieu Merci, si j'ose dire, du côté du conservatoire, ça se passe beaucoup mieux. Au fil des mois, Gilbert accumule les Premiers prix : piano, harmonie, direction d'orchestre... En revanche, rien du côté de la composition. Il se rattrapera plus tard...

En septembre 1939, la déclaration de guerre met un terme à deux décennies d'une joie de vivre devenue

l'image de marque de la Côte d'Azur. Quelques semaines seulement après la mobilisation générale, la direction du conservatoire annonce une fermeture « provisoire ». Jusqu'à quand ? Il est impossible de fixer une date à l'heure d'une « drôle de guerre » pas drôle du tout, dont personne n'est capable de prédire l'issue. Des élèves particulièrement brillants sont ainsi renvoyés dans leurs foyers. Parmi eux figurent Jacques Toja, futur Administrateur de la Comédie-Française, Gabriel Tacchino, qui deviendra un maître du piano classique, et... Gilbert, douze ans.

Loin de son cher clavier, les doigts commencent vite à le démanger. Odette va lui permettre de combler ce manque et de passer de la théorie à la pratique. À l'issue de brillantes études de danse classique, elle est recrutée par les Ballets russes de Monte-Carlo. Créés en 1932, ils ont assuré la relève de la troupe créée par Serge de Diaghilev qui, dans les années 1910, a été l'un des principaux symboles de la vie culturelle à Paris. Odette obtient l'autorisation que Gilbert l'accompagne à Monaco. L'enfant assiste aux cours, aux séances d'échauffement et aux répétitions. Un après-midi, le pianiste chargé de les accompagner brille par son absence. Timidement, Gilbert propose de le remplacer. Les danseuses, aussi surprises qu'amusées, acceptent de tenter l'expérience. Et ça marche ! L'enfant de douze ans se montre tellement à la hauteur de la tâche qu'il va régulièrement récidiver, sous l'œil complice de la troupe en général, et de Marika Besobrasova en particulier. Originaire de Yalta, en Ukraine, cette chorégraphe est arrivée en France à douze ans. Dans l'école où elle a pris ses premiers cours de danse, elle a été remarquée

et engagée par le créateur des Ballets de Monte-Carlo, René Blum, frère de Léon Blum, président du Conseil au lendemain du Front populaire. Elle a alors une vingtaine d'années, c'est-à-dire à peu près le même âge qu'Odette, avec qui elle tisse immédiatement des liens d'amitié. Elles deviennent inséparables. Ainsi, quand en 1941 Marika Besobrasova quitte Monaco pour créer sa propre troupe, à Cannes, elle entraîne avec elle Odette, et bien entendu Gilbert. La danseuse russe deviendra plus tard la marraine de Jacqueline, la fille d'Odette, avant de revenir à Monaco, où elle ouvrira un cours privé, puis fondera plus tard l'Académie de danse classique Princesse-Grace.

Un été 1942, sur la Côte d'Azur. L'heure est désormais aux restrictions alimentaires. Peu après le début de l'occupation allemande, les troupes de Mussolini ont tenté, en vain, de s'emparer de la ville de Nice. Au fil des mois et des combats dans le reste de l'Europe, la menace s'amplifie. À la fin de l'année, juste avant que les troupes nazies n'envahissent la Zone libre, Lily prend la décision de rejoindre Louis à Paris. Gilbert l'accompagne, bien sûr. Odette les suit, ainsi qu'Albert, qu'elle vient d'épouser, et leur fille Jacqueline, âgée de quelques mois seulement. En revanche, Jean, l'aîné, n'est pas du voyage. Il n'est plus en France, depuis plus de deux ans. Dès le lendemain de l'Appel du 18 juin 1940, il a décidé, sans la moindre hésitation, de se mettre au service du général de Gaulle. Arrivé à Londres parmi les 7 000 premiers membres de la France libre, il va devenir, sous le nom d'emprunt de « La Chapelle », un coordinateur aussi discret qu'efficace des services de renseignements de la Résistance.

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.lisez.com/larchipel/45

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/editionsdelarchipel/



[@editions_archipel](https://www.instagram.com/@editions_archipel)

Achévé de numériser
par Atlant'Communication